



HAL
open science

La longue histoire des chrétiens d'Orient

Gérard-François Dumont

► **To cite this version:**

Gérard-François Dumont. La longue histoire des chrétiens d'Orient. Le Figaro Histoire, 2014, 16, pp.8-14. halshs-01074026

HAL Id: halshs-01074026

<https://shs.hal.science/halshs-01074026>

Submitted on 20 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

À L’AFFICHE

Par Gérard-François Dumont

La longue histoire des chrétiens d’Orient

Les persécutions de l’Etat islamique mettent en lumière l’histoire immémoriale des chrétiens d’Orient, entre singularité et complexité.

ACTUALITÉ DE L’HISTOIRE

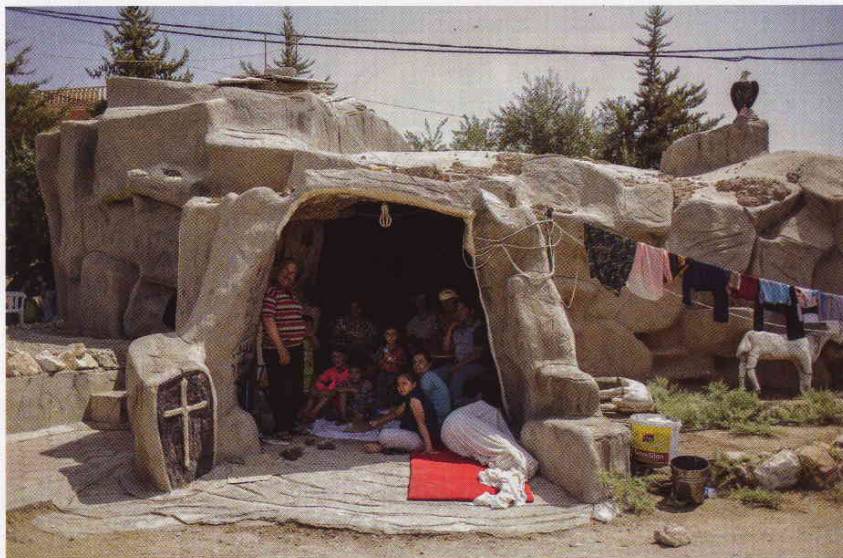
8
HISTOIRE

Il y eut le carnage perpétré par un groupe d’al-Qaida dans la cathédrale syrienne catholique de Bagdad la veille de la Toussaint 2010 puis, deux mois plus tard, l’attentat suicide du 31 décembre qui tua vingt-trois chrétiens coptes dans l’église des Deux-Saints à Alexandrie. Le lendemain, le pape Benoît XVI constatait à bon droit dans son message pour la Journée mondiale de la paix que les chrétiens étaient « à l’heure actuelle le groupe religieux

en butte au plus grand nombre de persécutions à cause de leur foi ». Il y eut encore, le jour de Noël 2013, les deux attentats à la bombe contre des groupes chrétiens de la capitale irakienne et leur tragique bilan de plus de cinquante morts. Mais il a fallu l’émergence de l’Etat islamique (EI) et sa litanie de massacres pour que le reste du monde semble réaliser la gravité sans précédent qui caractérise aujourd’hui la condition des chrétiens au Proche-Orient.

En Syrie, où ils représentaient, en 2012, près de 10 % de la population, une religieuse, sœur Raghida al-Khoury, a raconté, en avril 2014 sur Radio Vatican, la crucifixion par un groupe de djihadistes de deux chrétiens qui refusaient de se convertir à l’islam à Maaloula. De son côté, l’Observatoire syrien des droits de l’homme a cité le cas de huit rebelles musulmans crucifiés en juin par leurs coreligionnaires à Deir Hafer, dans la province d’Alep, car jugés trop « mous » aux yeux des ultras.

En Irak, l’offensive menée au mois de juin par l’Etat islamique a frappé l’Occident d’hébétéude. Le 18 juillet, un communiqué des djihadistes aux habitants de Mossoul, la deuxième ville du pays, annonçait sans ambages : « Nous leur proposons trois choix : l’islam, la dhimma (protection contre paiement d’un impôt) et, s’ils refusent ces deux choix, il ne reste que le glaive. » Sur les portes des chrétiens, les mêmes ont tracé la lettre N, la première du mot arabe « nazaréen »



© VIANEY LE CAER/SIPA/1408132006. © J.B. RUSSELL/COSMOS.

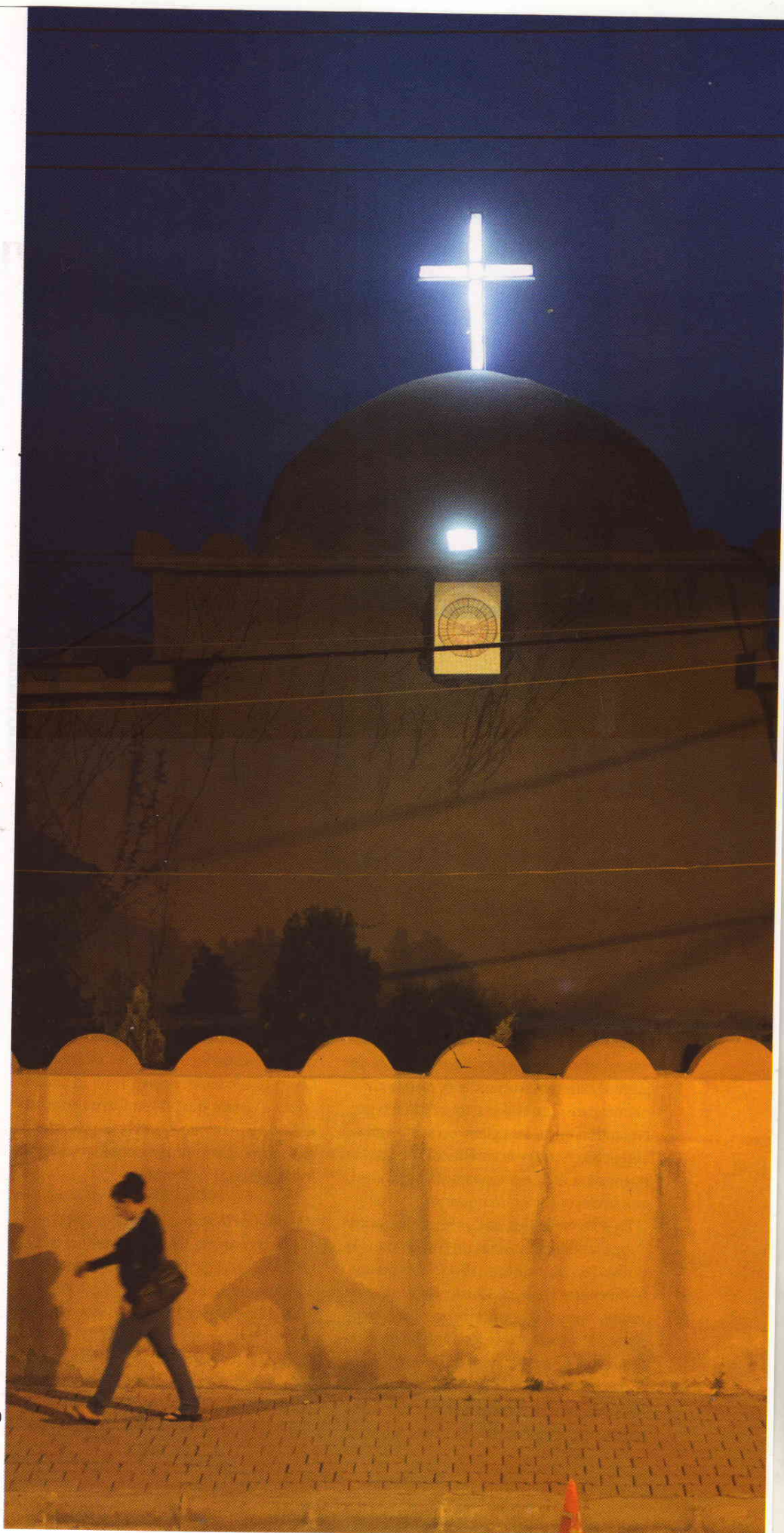
SANS PATRIE Ci-contre : des réfugiés chrétiens à Erbil, capitale de la région autonome du Kurdistan (Irak), en août 2014. Page de droite : l’église Saint-Georges à Ankawa, quartier chrétien dans la banlieue d’Erbil.

– soit « chrétien », selon le Coran –, comme une invitation au pillage. Le 7 août, la chute de Qaraqosh, la plus grande ville chrétienne d'Irak, a jeté 100 000 personnes sur les routes, tandis que les églises étaient dépouillées de leurs croix et 1 500 manuscrits brûlés. Entre-temps, le secrétaire général de l'ONU, Ban Ki-moon, s'était enhardi à dénoncer un « crime contre l'humanité ».

Violamment mise en cause par les persécutions de l'Etat islamique, la présence chrétienne en Mésopotamie – cette région du Moyen-Orient qui s'étend pratiquement du fond du golfe Persique au golfe d'Alexandrette (aujourd'hui Iskenderun) – apparaît souvent comme une bizarrerie aux yeux des Occidentaux, tant leur imaginaire associe le Proche-Orient à l'islam. Pourtant, « c'est à Antioche que, pour la première fois, le nom de chrétiens fut donné aux disciples (de Jésus) », précisent les Actes des Apôtres. L'analyse des sources historiques concorde pour souligner que cette évangélisation du 1^{er} siècle fut l'œuvre de saint Thomas. Aujourd'hui minoritaires, les chrétiens actuels d'Irak et de Syrie ne sont rien de moins que les descendants de cette chrétienté apostolique, la toute première de l'histoire. Ils y restèrent longtemps – dans des pays qui étaient avant tout les leurs – majoritaires.

Evangélisation précoce

Compte tenu de l'importance de cette ville dans l'Empire romain, la fondation de l'Eglise d'Antioche avait été déterminante pour l'évangélisation de la Mésopotamie. Si son port est alors tourné vers l'Occident, Antioche est aussi un point de départ pour aller porter la parole de Jésus dans son vaste arrière-pays, peuplé notamment d'Araméens et d'Assyriens. On en trouve un écho dans la liste cartographique établie par saint Luc dans son récit de la Pentecôte dans les Actes des Apôtres : « Parthes, Mèdes et Elamites, habitants de Mésopotamie (...), nous les entendons annoncer dans nos langues les merveilles de Dieu. » Un texte qui permet de réaliser combien la lumière de l'apôtre Paul, tourné vers l'Occident, et les aléas de l'histoire ont souvent fait oublier aux Européens la précocité de l'évangélisation de l'Orient. »





SCHISME Ci-dessus : le concile de Chalcédoine convoqué par l'empereur byzantin Marcien en 451, manuscrit latin, XI^e-XII^e siècles (Cité du Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana). Il condamne le monophysisme, qui ne reconnaissait au Christ que la seule nature divine, et eut notamment pour conséquence la naissance de l'Eglise syriaque orthodoxe.

Au cours des premiers siècles, le christianisme se diffuse en Mésopotamie au sein d'un Empire romain qui tente de s'y opposer, jusqu'au fameux édit de Milan, publié par Constantin en 313. Le V^e siècle marque ensuite le temps des divisions, liées à des désaccords théologiques. Il reste difficile de juger si elles renforcèrent la présence chrétienne dans ces régions sous l'effet d'une émulation entre les Eglises ou si elles affaiblirent au contraire la chrétienté mésopotamienne à la veille des vicissitudes qui allaient, aux siècles suivants, marquer son histoire.

En 431, Nestorius et Cyrille d'Alexandrie s'opposent ainsi au sujet de l'union dans le Christ des deux natures, divine et humaine. Distinguant l'une et l'autre dans sa personne, Nestorius conteste que la Vierge puisse être considérée comme « Mère de Dieu ». Les Eglises d'Orient qui lui emboîtent le pas se détachent dès lors de Rome, qui les tient pour hérétiques. L'actuelle Eglise assyrienne d'Orient est l'héritière de cette

branche nestorienne. Vingt ans plus tard, en 451, le concile de Chalcédoine condamne les monophysites, qui, par réaction outrée à l'arianisme (dont les adeptes professaient que le Christ n'était qu'un homme, une créature que Dieu avait élevée à lui en considération de sa perfection), ne reconnaissent au Christ que la seule nature divine. Les catholiques d'Orient qui refusent cette condamnation forment alors une Eglise chrétienne autonome, dénommée jacobite ou, de nos jours, syriaque orthodoxe.

Durant le même V^e siècle, de nouvelles divisions se font jour au sein de la communauté chrétienne. Elles préparent les futures différences religieuses dans les territoires de Mésopotamie. Héritière de la grande civilisation égyptienne, l'Eglise d'Alexandrie finit par s'affranchir de l'autorité de Byzance. Elle donnera naissance à l'Eglise copte. Son implantation en Mésopotamie s'explique surtout par l'éphémère République arabe unie qui a lié l'Egypte et la Syrie de 1958 à

1961, et par l'immigration de nombreux Egyptiens en Irak avant l'invasion du Koweït par Saddam Hussein, en 1990. Sa présence est devenue actuellement marginale.

En 491, c'est au tour des Arméniens de s'opposer aux conclusions du concile de Chalcédoine et de former une autre Eglise chrétienne séparée, appelée arménienne orthodoxe. Les troubles de l'histoire, et particulièrement le génocide arménien de 1915, conduiront certains de ses fidèles à l'exode. Ils expliquent la présence en Mésopotamie de communautés relevant de l'Eglise arménienne orthodoxe ou de l'Eglise arménienne catholique, qui regroupe les chrétiens restés fidèles à Rome.

Une autre division tient au fameux « schisme d'Orient » de 1054, qui donna naissance à l'orthodoxie. C'est à elle que remonte l'Eglise grecque orthodoxe de rite byzantin, toujours active en Mésopotamie.

L'émergence de l'islam

En dépit de ces séparations, la Mésopotamie abritera au cours des six premiers siècles une chrétienté vivante. En 622, l'apparition de l'islam bouleverse la donne. Rapidement, la nouvelle religion lance ses adeptes dans une politique de conquête. Dès 635, ils prennent Damas avec l'armée mise sur pied l'année précédente. Victorieux sur terre et sur mer des Empires byzantin et perse, le calife Omar (634-644), deuxième successeur de Mahomet, achève la conquête de la Mésopotamie. Malgré la rupture provoquée par la question successorale, qui voit naître le chiisme autour des partisans d'Ali, le gouverneur de Syrie Muāwiya fonde ensuite à Damas la dynastie des Omeyyades et agrandit considérablement l'aire musulmane.

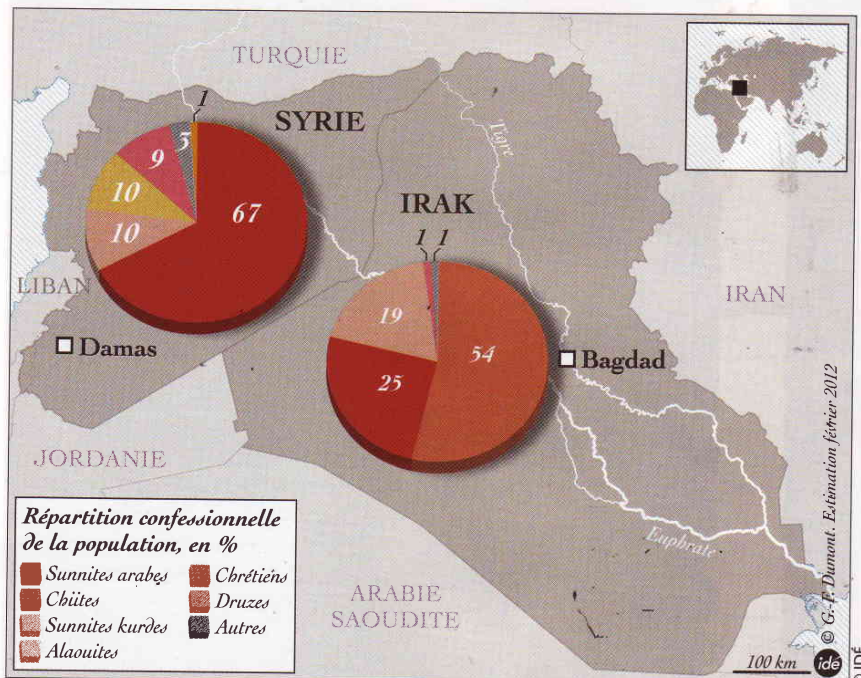
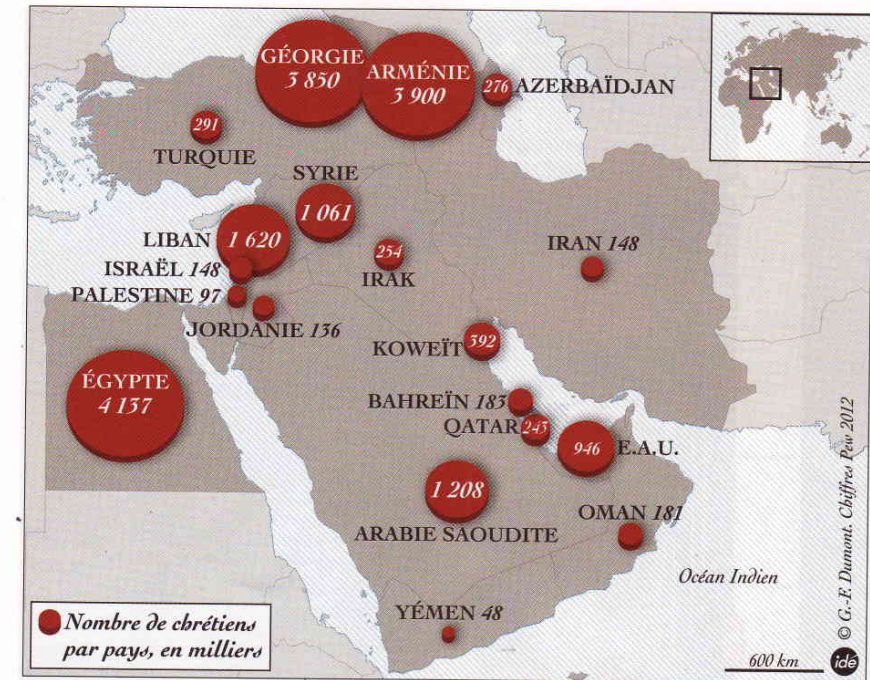
Confrontés à l'expansion de l'islam, que deviennent les chrétiens de Mésopotamie ? Au nord-ouest, une petite partie d'entre eux continuent de bénéficier de l'environnement politique de l'Empire romain d'Orient. Ailleurs, la chrétienté locale subsiste, tout en voyant son poids s'affaiblir.

Certains califes réalisent en effet qu'ils ont besoin de collaborateurs, dans un Etat

où les chrétiens demeurent nombreux. Ils maintiennent donc en place des chrétiens qui ont servi dans l'administration byzantine, du percepteur d'impôts au secrétaire de chancellerie, ou confient à d'autres des fonctions qui permettent aux chrétiens de mettre leurs compétences à leur service. Occasionnellement, les divisions religieuses permettent des rapprochements inattendus. Ainsi, des chrétiens jacobites de Syrie et des coptes d'Égypte, persécutés par Byzance pour leur opposition au concile de Chalcédoine, accueillent-ils les musulmans d'abord favorablement. Au XII^e siècle, le patriarche jacobite Michel le Syrien écrit encore : « *Ce ne fut pas un léger avantage pour nous que d'être affranchis de la méchanceté des Romains et de leur haine cruelle envers nous.* »

Si les califes n'obligent pas systématiquement à la conversion, ils acceptent l'existence de chrétiens (et de juifs) selon les règles de la dhimmitude. Ce statut fait du chrétien un sujet inférieur. S'il ne doit pas, en théorie, subir de persécution, il connaît de fortes discriminations. Il doit acquitter la jizyah, impôt de capitation attaché au statut de dhimmi. Ce statut, fait de servitude et d'humiliation, corse la vie quotidienne, d'autant que le chrétien est tenu, en principe, à certains signes visibles de soumission aux musulmans, pouvant aller jusqu'à l'interdiction d'exercer certains emplois de l'administration, voire tous, celle de porter des armes, de construire ou de réparer des lieux de culte sans autorisation, le cantonnement à certains quartiers, l'obligation de marcher rapidement et les yeux baissés, voire celle de couvrir des pièces de couleur distinctives sur ses vêtements. Lorsqu'un chrétien connaît une certaine réussite, les vexations peuvent être accentuées, la discrimination institutionnelle devenant alors persécution.

Certains chrétiens préfèrent accepter la dhimmitude plutôt que renoncer à leur foi. Mais avec le temps, dans un contexte d'insurmontable inégalité puisque le statut de dhimmi implique des restrictions religieuses, sociales, politiques, économiques et militaires, le souhait d'exercer certains



MINORITAIRES L'exode continu des chrétiens les a fait passer du statut de minorités significatives à une présence de plus en plus infime dans les pays du Moyen-Orient.

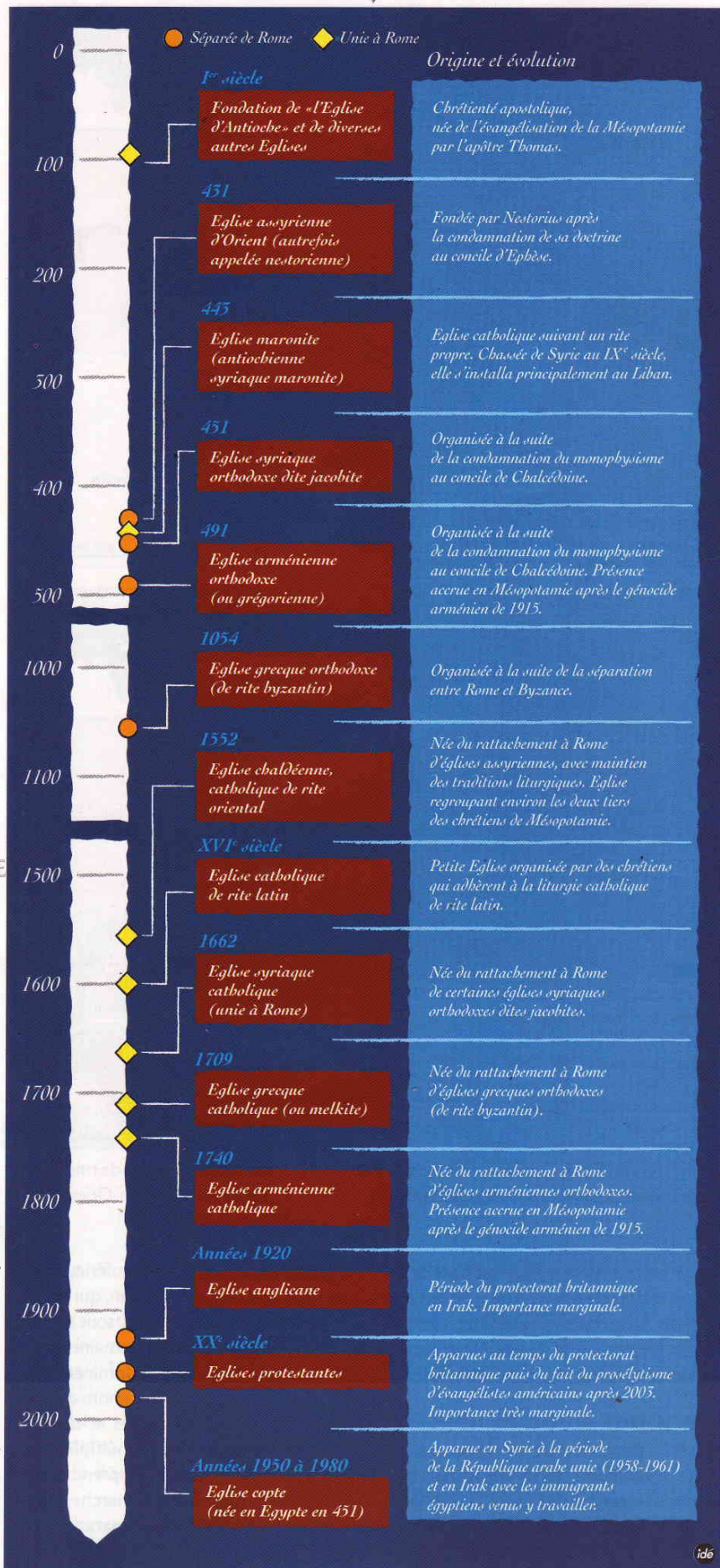
métiers ou d'améliorer ses conditions de vie entraîne aussi de nombreuses conversions à l'islam. Aussi, la souveraineté musulmane sur la Mésopotamie y affaiblit-elle progressivement la présence chrétienne.

Renouer avec Rome

Après la conquête de la région par les Turcs seldjoukides et son inclusion dans l'Empire ottoman, créé en 1299 et devenu un califat en 1517, les chrétiens continuent

à se voir imposer un statut inférieur. Mais les chefs de l'Empire ottoman, qui privilégient les musulmans sunnites, sont souvent conscients de la diversité humaine et religieuse des territoires qu'ils dominent. Leur immense empire a peu à craindre de chrétiens désormais minoritaires et dont les divisions n'ont cessé de se multiplier.

Au XVI^e siècle, Rome entreprend cependant de nombreuses démarches pour conjurer les effets des séparations de



l'Antiquité tardive. Mais ses propositions de réconciliation ne parviennent à convaincre qu'une partie des fidèles de chaque Église. De nouvelles divisions apparaissent dès lors entre les Églises chrétiennes qui restent séparées de Rome et celles qui acceptent de se rallier à l'Église catholique romaine à condition de pouvoir conserver leurs traditions liturgiques.

Les premiers à se placer à nouveau sous l'autorité spirituelle du Saint-Siège sont ceux de l'Église assyrienne d'Orient (nestorienne), qui fondent, en 1552, l'Église chaldéenne. C'est à cette Église catholique de rite oriental que les deux tiers des chrétiens de Mésopotamie appartiennent aujourd'hui. L'Église assyrienne d'Orient conserve toutefois des fidèles et donc son autonomie, ce qui élargit encore la palette des Églises chrétiennes locales. Un scénario semblable se répète un siècle plus tard avec d'autres Églises chrétiennes. De leur côté, ceux qui choisissent de suivre le rite latin créent une petite Église catholique propre.

Le schéma des nestoriens se renouvelle par la suite avec d'autres Églises. Au XVII^e siècle, des membres de l'Église syriaque orthodoxe, dite jacobite, souhaitent leur rattachement à l'Église catholique romaine. Mais par fidélité à leur histoire et à leur tradition, ils n'envisagent pas de se fondre dans une Église catholique unique en rejoignant celle qu'ont formée les Chaldéens. Ils composent alors une Église syriaque catholique unie à Rome.

En 1709, c'est au tour d'une partie des fidèles de l'Église grecque orthodoxe de rite byzantin de souhaiter se rallier à Rome. Ils créent alors une Église grecque catholique (ou melkite), tandis que subsiste une Église grecque orthodoxe de rite byzantin regroupant ceux qui n'ont pas voulu les rejoindre. En 1740, des Arméniens désireux de se rapprocher de Rome créent une Église arménienne catholique. Enfin, en 1742, certains coptes penchent à leur tour en faveur d'un ralliement partiel à Rome : une Église copte catholique apparaît alors. Elle ne compte pratiquement plus de fidèles dans la Mésopotamie des années 2010.



SOUSSION Ci-dessus : des Mongols poursuivant des chrétiens, manuscrits occidentaux, XV^e siècle (Paris, BnF).

Une autre raison explique la subsistance du christianisme en Mésopotamie depuis la conquête musulmane et pendant toute la période ottomane. Pour survivre, les Eglises chrétiennes ont souvent joué dans l'histoire le rôle reconnu de médiatrices, par exemple entre sunnites et chiites. En outre, l'absence d'une véritable liberté de culte a contraint les institutions ecclésiastiques à composer avec les pouvoirs politiques pour préserver l'existence même de leurs communautés. Cette stratégie de compromis, voire de compromission, a porté ses fruits.

Des libertés réduites

Au début du XX^e siècle, la chute de l'Empire ottoman modifie la situation, en renforçant même la présence chrétienne en Mésopotamie à travers deux vagues migratoires. La première correspond au génocide arménien (également chaldéen et grec pontique) de 1915, dont les rescapés viennent grossir les Eglises arméniennes et chaldéennes en Syrie et en Irak. La seconde, à la cession par la France du sandjak d'Alexandrette à la Turquie en 1939, puis, au fil des décennies suivantes, à la restriction de la liberté religieuse par le gouvernement turc : de nombreux chrétiens

fuièrent la Turquie, notamment la Cilicie et le Sandjak, vers la Syrie et l'Irak.

Après l'indépendance de l'Irak en 1932 et de la Syrie en 1946, la situation des chrétiens évolue de façon contrastée dans chaque pays. En Irak, où ils restent très minoritaires (3,2 % de la population en 1957 face à 95,6 % de musulmans), les chrétiens sont des citoyens aux droits limités, soumis à des vexations qui expliquent des émigrations périodiques. « *Le statut de dhimmi* (instauré au VII^e siècle) continue à régir la société irakienne », rappelait, en 2007, Mgr Jean-Benjamin Sleiman, archevêque de Bagdad pour les Latins. En 1970, l'Irak, qui se dit république « laïque », inscrit dans sa constitution l'article 4, qui reconnaît l'islam comme religion d'Etat, une disposition inconnue en Syrie. De façon générale, les cultes chrétiens ne bénéficient pas des aides allouées au culte islamique tandis que le droit irakien, puisant nombre de ses dispositions aux sources de la charia, marque nettement des différences religieuses. Ainsi, un chrétien ne peut épouser une musulmane, et une chrétienne, même si elle peut se marier avec un musulman, doit élever ses enfants dans la seule religion de Mahomet.

Le mariage religieux musulman est valide pour l'état civil, alors que le mariage chrétien impose un passage devant l'autorité administrative. La donation d'un chrétien à un musulman est licite, non l'inverse. A partir de 1991, le régime baasiste de Saddam Hussein recule encore davantage sur la laïcité affichée et fait de nouvelles concessions aux autorités de l'islam : une loi interdit ainsi les prénoms chrétiens.

Mais après l'intervention américaine contre Saddam Hussein et la chute du régime, en 2003, les persécutions redoublent – attentats meurtriers, assassinats et enlèvements. « *La situation des chrétiens d'Irak devenant infernale* », témoigne Joseph

L'ŒUVRE D'ORIENT

Créée en 1856, l'Œuvre d'Orient est la seule organisation française entièrement dédiée au soutien des chrétiens d'Orient. Elle contribue à leur éducation, à leurs soins et les accompagne spirituellement depuis plus de cent cinquante ans.

www.oeuvre-orient.fr



GÉNOCIDÉ Ci-dessus et page de droite : victimes d'un redoublement de violences et de persécutions perpétrées par l'Etat islamique depuis juin 2014, ces chrétiens ont fui Mossoul et Qaraqosh pour se réfugier au Kurdistan autonome.

© LE CAER/SIPA/1408132006

14
HISTOIRE

Yacoub (auteur de *Menaces sur les chrétiens d'Irak*, 2003), leur exode s'amplifie, d'où un effondrement de leur nombre, déjà réduit à environ 636 000 en 2005 et désormais estimé à 250 000. Une diminution mise en évidence par l'essor des diasporas chrétiennes d'Irak, apparues par exemple ces dernières années en Suède.

La situation des chrétiens en Syrie est toute différente. Des années 1920 aux années 2000, on ne compte guère d'émigration. Leur poids démographique (13 % en 1954) en fait un groupe plus significatif, tandis que les communautés musulmanes stricto sensu forment «seulement» 72 % de la population. La Syrie doit aussi tenir compte d'autres minorités, comme les alaouites (11 % en 1954) et les druzes (3 %), dont le pourcentage reste faible à l'échelle du pays mais qui sont majoritaires dans certaines régions. Par ailleurs, le parti Baas, parti nationaliste arabe fondé avec des chrétiens en 1947, se déploie tout particulièrement en Syrie selon une vision laïque – du moins dans sa forme des années 1950 et 1960 – compte tenu de la variété confessionnelle de la région. En 1970 enfin, après le coup d'Etat du général Hafez el-Assad,

la Syrie se retrouve gouvernée par une armée où, pour des raisons historico-sociales, dominent les alaouites. Assad fonde un régime autoritaire, disposant d'un vaste appareil policier et de renseignement, mais ne s'attaque pas à la diversité religieuse, d'autant que sa confession alaouite est fortement minoritaire.

Depuis le début de la guerre civile en Syrie, en 2011, les chrétiens sont aux prises avec des violences aux origines multiples. Ils souffrent en particulier des combats quasi permanents qui se déroulent pour le contrôle de la deuxième ville syrienne, Alep, où ils vivaient nombreux jusque-là. Comme des centaines de milliers de compatriotes, les chrétiens de Syrie se trouvent contraints de fuir. Mais leur présence depuis vingt siècles fait elle-même l'objet de terribles atteintes, certains groupes violents ne songeant qu'à faire table rase du passé chrétien de la région. Avant même l'essor du groupe qui se revendique depuis le 29 juin 2014 comme l'Etat islamique (ex-Etat islamique en Irak et au Levant), nombre de chrétiens de Syrie ont subi des violences s'accompagnant de la destruction volontaire et systématique de leur patrimoine

religieux, y compris les archives millénaires, voire bimillénaires, des églises.

Pour la première fois depuis deux mille ans, il n'y a plus de chrétiens dans la deuxième ville d'Irak, Mossoul, depuis l'été 2014. Dans ce contexte, le contraste est flagrant entre les propos compassionnels de certains Occidentaux qui, comme le ministre des Affaires étrangères Laurent Fabius, annoncent l'accueil de chrétiens de Mésopotamie en France, et ceux qui, comme plusieurs patriarches chrétiens du Moyen-Orient, souhaitent que des actions décisives soient mises en œuvre pour enrayer la barbarie de l'Etat islamique et permettre aux chrétiens de Mésopotamie de continuer à vivre sur la terre de leurs ancêtres. Mais la réalité est plus terrible encore. Au cœur de l'aggravation des difficultés des chrétiens, on trouve en effet le changement de paradigme à l'œuvre dans tout le Moyen-Orient depuis les dernières décennies : le basculement du panarabisme laïc au panarabisme religieux, tandis que se déploie un djihad de l'épée.

Professeur à l'université de Paris-IV-Sorbonne,
Gérard-François Dumont est géographe,
économiste et démographe.